Eulalie

Je déteste ma mère avec une violence qui me coupe le souffle.

La seconde suivante, je l'aime d'un amour inquiet, irrépressible et vain. Mes os ne seront pas assez solides pour la supporter toute une vie. Elle pèse trop lourd dans mon cœur, elle ne vaut pas la peine que je me donne. Dès qu'elle apparaît devant moi, silhouette élancée dans une longue jupe coquelicot, j'oublie ma peine car sa présence m'enchante. Ses accès de mélancolie et sa fantaisie, son goût pour la politique et les romans russes, les promenades où l'on discute avec fièvre, tout procure un vertige heureux à qui marche avec elle. Les contrastes habitent avec tant de grâce chez elle qu'ils fascinent. Elle respire la vie et la curieuse tristesse qui l'accompagne. À ses côtés, mon cœur s'embrase : chaque rêve est possible, rien n'est interdit. Lorsqu'elle s'en va, tout brûle autour de moi. L'existence devient une terre aride où j'erre esseulée. Pour survivre, je plonge sous la surface des choses, je vis en apnée en attendant son retour. Elle ne donne pas de nouvelles pendant des mois. Alors son souvenir s'estompe. Il sommeille dans un coin de ma tête. Elle

est devenue un personnage romanesque dont je me souviens avec nostalgie. Je m'habitue à son absence, l'âme vide mais l'esprit tranquille. Elle réapparaît alors sur le chemin, comme si elle était simplement sortie cueillir une pomme.

Cette fois, elle revient de Londres. Elle a enquêté pour un grand reportage sur la condition des enfants de la classe ouvrière. Impossible de faire signe, elle n'avait pas le sou, mais elle s'est beaucoup amusée en voyageant dans la cale d'un bateau. Une expérience si inoubliable qu'elle en a écrit un article pour son journal, *Odyssée d'une égarée en mer du Nord*. Elle nous narre son aventure avec mille détails savoureux, Mamé et moi sommes sous le charme. Elle alterne le distrayant et le dangereux, son talent de conteuse nous invite au premier rang d'un magnifique théâtre. Ma grand-mère est la première à se ressaisir.

– Un jour, je ne t'ouvrirai plus, rétorque-t-elle.

Un sourire éblouissant aux lèvres, Clara la serre dans ses bras avec effusion.

– Mais si bien sûr, tu m'ouvriras toujours. Où irais-je sinon ?

– Un vif-argent, marmonne Mamé en la repoussant doucement, voilà ce que tu es.

Clara me caresse la joue, dit « bonjour belle enfant », et je rêve d'invoquer un enchantement assez puissant qui la retiendrait ou la ferait disparaître définitivement.

Elle est revenue depuis un mois environ. Ce jour-là, nous sommes assises sous un pommier. Elle me raconte la

difficulté des enfants d'ouvriers anglais, les journées de dizaine d'heures auxquelles on les oblige. Le peu d'argent qu'on leur donne en échange l'indigne. Les parents démunis ramassent la monnaie. Ils ferment les yeux sur l'état lamentable de leurs petits, souvent malades à cause des conditions affreuses dans lesquelles ils travaillent.

Je jette un œil sur l'article du *Swansea Evening* qu'elle a signé Clara Maurier.

– Pourquoi n'as-tu pas signé de ton nom d'épouse ?

– Tu sais bien que je ne suis pas mariée.

Elle me contemple les yeux inquiets, vérifie dans les miens si une dispute va éclater entre nous. Suis-je sa belle enfant ou l'incompréhensible Eulalie qui va fondre sur elle, d'ennuyeuses questions au bec ?

Jamais elle ne mentionne mon père. Elle ne parle pas de cet illustre inconnu devant moi. Mamé aussi coupe court à mes questions, me conseille de m'adresser à Clara.

À mesure que je grandis – j'ai quinze ans maintenant – mes interrogations se font plus vives. Au lieu de se cicatriser, la blessure s'agrandit à chaque fin de non-recevoir. Rassurée par mon silence, Clara partage à haute voix ses préoccupations dont je n'ai que faire.

– Nous sommes en 1869, presque cent ans après la révolution. Nous pouvons parler d'un échec, Lalie. D'un très grand échec. Tout est à recommencer. Robespierre et ses amis ont ensanglanté l'espoir. Mais chassons d'abord Napoléon III, ce prétentieux, ce ridicule, cet indécis. Il s'imagine gouverner avec justice après un coup d'État ?

Je m'étonne de ces paroles et de leur contenu que je connais déjà, elle m'a expliqué sa position mille fois. Une chose imprécise flotte sur son visage. Elle dissimule plus important que sa diatribe. Ses propos sont un leurre. Absente et pressée, elle fait ses bagages dans sa tête, je le soupçonne d'emblée.

– Tu repars ? Ce soir ou demain, n'est-ce pas ? murmuré-je.

– Dans une heure. Je vais en Pologne, puis en Russie.

– Un long voyage.

– Je serai absente trois mois. Ce n'est qu'un au revoir, Lalie.

J'ai envie de bondir, je bondis, je saisis ma chance, je suis un chat qui n'hésite plus à plaquer les souris au sol. Toutes griffes dehors, j'exige des réponses coûte que coûte.

– Maman, qui est mon père ?

– Tu peux m'appeler Clara, tu sais.

– Je ne veux pas t'appeler Clara, je veux savoir qui est mon père.

– Ne fais pas ta mauvaise tête.

J'ai l'impression de rater une marche tant mon cœur cogne de façon bizarre dans ma poitrine. La main en visière sur le front pour se protéger d'un rayon de soleil – ou de moi peut-être, qui ne la quitte pas du regard –, elle garde le silence un long moment.

– Ton père est un homme très bien, répond-elle, souriante.

– Il n'est pas d'ici, n'est-ce pas ?

Elle lisse sa jupe avec application. Ses longs doigts fins tremblent sur l'étoffe qui paraît rouge sang sous le feu du dernier soleil.

– Non. Il est de Paris. Tu sais que Garaï est imprimeur et typographe ?

– Je l'ignorais, vois-tu, puisque je le découvre à l'instant.

– Ne te fâche pas, s'il te plaît. Viens plutôt marcher avec moi. Je ne serai pas de retour avant longtemps.

Sans m'attendre, elle remonte vers La Belle Pommeraie, le plus joli coin du pays, prétend Mamé avec fierté. De là-haut, la vue est somptueuse. Par ciel clair, on voit presque jusqu'au grand port. Des chalutiers indolents se balancent sur la mer pâle, les bâtiments de la conserverie forment un long ruban gris qui s'étire à l'infini. On devine l'agitation sur les quais. Les caisses déchargées depuis les bateaux attendent les charrettes que l'on remplit à vive allure pour livrer les fruits de mer au parfum de houle et de sel.

Depuis La Belle Pommeraie, Clara Maurier se retourne. Elle n'est plus qu'une ombre penchée qui s'écrie : « Tu me rejoins, Lalie ? »

– Non, je rentre.

– Comme tu voudras. À bientôt, belle enfant, répond-elle, agitant la main.

Mamé s'active devant le fourneau pour préparer le dîner. Elle jette des oignons émincés, des carottes et des